

renfermés. Ils voyaient le soleil, volaient contre la fenêtre, becquetaient les vitrages. C'était en vain ; leur prison était trop forte pour eux : Louise n'imaginait pas encore leur peinc.

Un jour qu'elle leur apportait leur provision, son père entra quelques instants auprès d'elle. Elle fut bien aise de voir qu'il voulait être témoin de ses plaisirs.

— Ma chère Louise, lui dit-il, pour quoi ces oiseaux ont-ils l'air si inquiet ? il semble qu'ils désirent quelque chose. N'auraient ils pas laissé dans les champs des compagnons qu'ils seraient bien aises de revoir ?

— Vous avez raison, papa ; ils me paraissent tristes depuis que les beaux jours sont revenus. Je vais ouvrir la fenêtre, et les laisser s'envoler.

— Je pense que tu ne ferais pas mal, lui répondit le père ; tu répandrais la joie dans tout le pays. Ces petits prisonniers iraient retrouver leurs amis ; et ils voleraient au-devant d'eux, comme tu cours au-devant de moi, lorsque j'ai été quelque temps absent de la maison.

Il n'avait pas fini de parler, que déjà toutes les fenêtres étaient ouvertes. Les oiseaux s'en aperçurent ; et en deux minutes, il n'en resta pas un seul dans la chambre. On voyait les uns raser la terre du bout de l'aile, les autres s'élever dans les airs, quelques-uns allaient se percher sur les arbres voisins et ceux-là passer et repasser devant la fenêtre avec des chants de joie.